



Antoine Filissiadis
Le Premier et le Dernier Miracle

roman

10
10

Prologue

Un vent froid de fin janvier balaye la ville de New York. Pas de circulation ce mercredi. Depuis trois heures ce matin, la neige tombe régulièrement et a déjà paralysé la cité tout entière. Un rayon de soleil transfigure les immeubles recouverts d'un blanc étincelant. Dans les rues aux voitures immobilisées, les enfants jouissent de la neige, dégagés du devoir de se rendre à l'école. Quelques parents se risquent à les surveiller de loin dans leurs jeux hivernaux, bien emmitouflés dans leurs manteaux matelassés.

Marc Cohen sort de l'hôpital universitaire de Brooklyn. Il ne voit ni la neige ni la rue. Pas plus que le ciel. Il n'entend pas les cris des enfants qui se bousculent dans la poudreuse immaculée. Dimanche dernier, il a fêté ses quarante ans avec ses amis. Sa « dernière » fête d'anniversaire. Depuis quelque temps, il se sentait fatigué. Très fatigué. Il est l'un de ces réalisateurs de cinéma « prometteurs ». Il a produit quelques succès d'estime. Il caressait un grand rêve : réaliser une œuvre personnelle dont il vient

d'achever le scénario. Pour ce film assez particulier, il a eu du mal à réunir les fonds nécessaires, mais il est fier d'être arrivé à vaincre la prudence de ses banquiers. Et surtout à convaincre les acteurs qu'il désirait. Puis le verdict est tombé comme un couperet. Sa grande fatigue a un nom. Et ce nom ne lui concède plus que quelque temps à vivre. Au bout... le vide absolu, le néant. Il marche en fixant ses pieds qui crissent dans la neige. Il ne pense plus, étant dans l'incapacité de penser. Penser à quoi ? Qu'y a-t-il à penser ? Il va s'éteindre en pleine force de la jeunesse. Seul. Il est gay. Il l'a bien mérité. C'est sa « punition » pour avoir voulu vivre autrement. Sans avoir eu le temps de comprendre le début du sens de son existence. Toujours à courir après une gloire... tant espérée.

« Mettre de l'ordre », oui, il a retenu, c'est ce qu'ils lui ont dit, à l'hôpital, avant de l'abandonner à son triste sort.

Il n'a plus nulle part où aller, malgré ses nombreux rendez-vous d'affaires, la promotion de son dernier film, ses quelques amis qui l'attendent. Il erre dans les allées du Commodore Barry Park, puis dans les rues et avenues glaciales. Après deux ou trois heures, il arrête un taxi, se fait conduire à Manhattan, et se retrouve dans le hall majestueux du Grand Central Terminal, la plus grande gare du monde. Ici, tous les destins se croisent. Anonymes. Il achète un billet pour Philadelphie, où résident ses parents et sa sœur à qui il n'a plus donné signe de vie depuis plus de quinze ans. Philadelphie. Où il est né. Où il a grandi. Et rêvé un destin hors du commun. C'est là qu'il veut mourir.

C'est en retirant son billet, au guichet, qu'il trouve un manuscrit, « Le Premier et le Dernier Miracle ». Sans nom d'auteur, sans aucune référence.

Il s'affale sur un siège du hall de la gare et se plonge dans la lecture sans être le moins du monde dérangé par le brouhaha des voyageurs pressés et les annonces régulières des haut-parleurs annonçant les trains. Les minutes succèdent aux minutes. Il rate son premier train. Puis le deuxième. Au fur et à mesure qu'il tourne les pages du manuscrit, ses épaules se relèvent légère-

ment ; ses joues se mettent à rosir comme celles d'un adolescent ; ses yeux étincellent. Le manuscrit ouvre un passage secret à travers les mystères insondables de l'Univers. Une certitude lui traverse l'esprit : cette confession n'est pas tombée entre ses mains par hasard. On l'a déposée là précisément à son intention. Quand il termine sa lecture, il ouvre les yeux pour la première fois. Il observe les comportements des êtres humains qui s'activent autour de lui. Qui sont-ils ? Où vont-ils ? Parmi les personnes en transit, il repère, à sa droite, une jeune femme qui semble gémir en silence, comme abattue sur son siège en plastique beige. Ce n'est pas un simple chagrin d'amour qui l'accable. Marc Cohen a décelé l'angoisse insupportable qui l'étreint dans sa façon de fixer l'invisible. En douceur, il va s'installer à ses côtés.

Vingt minutes plus tard, quand il se lève pour gagner le quai, il oublie le manuscrit sur le siège qu'il vient de quitter.

Tard dans la soirée, un taxi le dépose devant la maison de son enfance. Il sonne. Des lumières s'allument. Un vieillard vient ouvrir. « Qui êtes-vous ? » lui demande-t-il. Marc Cohen reste un moment sans voix. L'enfant qui a quitté sa famille pour réaliser ses chimères se met à trembler, puis il éclate en sanglots en se jetant dans les bras de son père : « Papa, j'ai besoin de toi ! »

À Kyoto, le docteur Okasaki Katsuhiko est catégorique. L'ablation pratiquée n'a rien résolu. Pas plus que la chimio. La maladie a d'abord grignoté puis dévoré l'avenir de Maori Yoshimitsu. Elle a trente-six ans. Elle est professeure de danse dans la plus célèbre école « moderniste » du Japon. Elle vit dans un bel appartement fleuri avec un mari vieillissant – un homme d'affaires toujours absent – et ses trois enfants. Elle sait ce qui va lui arriver. Elle ne vieillira pas. Elle a tout expérimenté, en vain. Sa détermination n'a pas suffi à enrayer la maladie. Elle est prête à accepter son sort.

C'est en revenant de sa dernière consultation, sur la banquette arrière du taxi, qu'elle trouve le document photocopié « Le Premier

et le Dernier Miracle ». Elle en parcourt les premières lignes, intriguée. Il parle de maladies prétendument incurables et de rémissions spontanées. Elle en a la certitude, cet ouvrage est précisément pour elle. Arrivée à destination, elle descend de la voiture et l'emporte chez elle, sans en parler au chauffeur.

Elle s'isole pendant quelques heures dans sa chambre. Quand elle en sort, elle entrevoit un autre avenir possible. La première chose qu'elle fait, sous le regard apitoyé de son époux, c'est décrocher le téléphone. Elle appelle Keizo, une amie d'enfance, la seule, à l'autre bout du monde. Sa seule amie avec qui elle a fini par se disputer un jour, elle ne sait plus exactement pourquoi. Quand Keizo décroche, elle lui déclare : « C'est moi, Keizo... Maori, ton amie. Je voudrais te revoir. Je suis gravement malade. J'ai besoin de toi pour m'accompagner pendant le reste de ma vie. Je reviens vers toi. »

Quelques jours plus tard, après avoir renoué avec son amie d'enfance, elle décide d'abandonner à son tour « Le Premier et le Dernier Mirade » sur un siège de restaurant.

Mehroo Bhupendra, chirurgien respecté, chef de service d'un hôpital de New Delhi, découvre, abasourdi, sa maladie par la voix même d'un de ses collègues. Une toux qui n'en finissait pas. Le plus « dur » des patrons s'effondre alors subitement comme un pantin désarticulé. Il a tant de fois lancé ce genre de diagnostic à ses patients d'un air détaché qu'il ne peut admettre que, cette fois, c'est à lui que ça arrive. « On doit tous mourir un jour ou l'autre », se répétait-il mécaniquement pour se débarrasser au plus vite de l'intrus qui avait tendance à s'incruster pendant des heures dans son cabinet, paralysé par la peur. La « maladie » et la « mort » prennent soudain une réalité effroyable pour lui. Il les côtoyait pourtant tous les jours. Il entrait en salle d'op : coupait, ouvrait, recousait, et repartait. Aujourd'hui, c'est son tour. Il vient d'apprendre sa condamnation. Il a besoin d'être soutenu, ses jambes ne le portent plus. Sa tête tourne. Ses collègues le regardent, ébahis, sans comprendre,

lui, l'homme de toutes les situations. Il s'assied, vacillant, sur une chaise que ses collaborateurs lui tendent. Mehroo Bhupendra aurait besoin d'espoir, mais il sait mieux que quiconque ce que signifient concrètement ses résultats d'examens. Les poumons, les bronches et la gorge sont atteints. C'est la fin à plus ou moins brève échéance, avec des souffrances difficiles à juguler. Il demande qu'on le laisse seul. Ça va aller. Je sais encore me battre. Des mots, sans consistance. On le laisse seul.

Comme en rampant, il erre dans les couloirs de son dispensaire. Une terreur indicible l'empêche de rentrer chez lui. Sa femme ne l'aime plus, et il le sait parfaitement. Ses enfants le haïssent. Personne ne l'attend. Pas même l'une de ses anciennes maîtresses. Il pousse la porte d'une chambre. Il observe le jeune homme étendu sur le lit, attendant la mort. Pour la première fois, il le regarde. Un gamin de vingt-deux ans. Tumeur des os. Il ne lui a jamais adressé la parole. Mehroo Bhupendra n'a jamais parlé à personne. Pour la première fois, il s'assied vraiment sur le bord d'un lit. Le jeune homme dort. Il lui prend la main un instant avant de sortir de la chambre.

Il gagne son bureau. Posé sur son fauteuil en cuir, il découvre le manuscrit. « Le Premier et le Dernier Miracle ». Il le lit d'une traite, perplexe, incrédule et pourtant prêt à admettre... l'incroyable. Dans sa carrière, il a certes connu quelques malades qui s'en sont sortis contre toute attente et contre toute logique. Mais il n'y a jamais prêté une attention particulière... « le Hasard »... mais c'est arrivé plusieurs fois. Et, en effet, comme dans ce témoignage, on a conclu à une erreur de diagnostic. Une lueur d'espoir brille au fond de ses yeux. Ses jambes ont récupéré un peu de force. Il passe de chambre en chambre et commence timidement à dialoguer avec ses patients éveillés. Il leur parle de l'amour, de la vie et de la mort.

Au matin, il rentre chez lui. Il a laissé une lettre de démission en évidence sur son bureau, à l'hôpital. Il a décidé d'entreprendre un long voyage pour trouver celui qui reconnecte l'homme avec son humanité. Avec sa vraie nature.

Il a aussi délibérément déposé dans la chambre de son jeune patient condamné par la maladie « Le Premier et le Dernier Miracle ».

D'abord souterrainement, puis au grand jour, un sortilège s'est manifesté. Sans avoir trouvé d'éditeur, le manuscrit « Le Premier et le Dernier Miracle » a surgi ici et là, dans des endroits publics. À Paris d'abord. Sur un banc. Dans un parc, au pied d'un arbre. Sur une marche d'un escalier de l'entrée d'une université. Dans une salle de rédaction d'un journal. À la caisse d'un grand magasin. Sur la table de chevet d'un lit d'hôpital... Ce texte s'est propagé comme par magie, par miracle. Souvent, une personne le photocopiait en deux exemplaires. Et les deux lecteurs suivants faisaient de même. Le mouvement est d'abord parti de Paris. Puis il a traversé les frontières. Le livre a enfin conquis le reste du monde. « Le Premier et le Dernier Miracle » a été traduit dans les langues les plus diverses de façon anonyme, désintéressée. En quelques mois, il s'est métamorphosé en une œuvre collective. Aucun pouvoir d'aucune sorte n'a pu enrayer la force de l'amour guérisseur. Puisque la santé est une connexion au Tout, comme telle, elle appartient à tous.

Lecteur, si vous tenez ce manuscrit entre vos mains, soyez persuadé que ce n'est pas le fait du hasard. Il vous a appelé.

Quand vous l'aurez lu, transmettez-le.

Vous savez – ou vous ignorez – à qui...

Sébastien LeBlanc, 29 novembre 2005

J'ai peur de sombrer dans le sommeil. J'ai vérifié deux fois la fermeture de la porte de ma chambre, puis j'ai coincé une chaise contre la poignée pour la bloquer.

Qu'est-ce qui m'a pris de me fourrer dans cette galère ? D'accepter cette mission qui sentait à plein nez le traquenard ? Car il n'y a pas de doute, je me suis engagé moi-même en toute connaissance de cause dans une véritable mission suicide.

Autrefois – il y a peu –, je vivais pourtant en paix. Je suis journaliste indépendant. Mon premier métier est médecin, médecin généraliste pour être précis.

Mais, en un mot, disons que je n'avais pas la vocation – hormis les stages obligatoires dans divers hôpitaux pendant mes études, je n'ai pas véritablement pratiqué, je n'ai en conséquence jamais guéri personnellement le moindre patient.

Enfant, je caressais le rêve de devenir écrivain. Journaliste, c'était la porte à côté. Dès l'obtention de mon titre de « docteur », j'ai donc logiquement proposé mes services à la presse médicale, elle-même en quête de médecins qui seraient aussi de bons rédacteurs. Cette « spécialisation » – la communication – ne m'a pas trop mal réussi. J'y ai creusé mon trou. Je crois pouvoir avancer que j'y jouis d'une certaine réputation. Je représente un élément fiable pour la science, assimilant, digérant et restituant l'information sans la déformer.

Il me semble que la poignée de la porte a bougé. Je bloque instinctivement ma respiration. Mes yeux fixent la serrure dans la pénombre, mes oreilles sont à l'affût du moindre bruit...

Je n'entends battre que mon cœur.

Je suis à Chypre, à Paphos, à l'hôtel Athéna. Un cinq étoiles hors catégorie. Un petit coin de paradis intégré au bord de la mer avec plage privée et deux piscines, une intérieure et une en plein air. La classe, la vraie. En un sens, c'est aussi ce qui me préserve de l'angoisse. Je me dis et je me répète que rien ne peut m'arriver dans un tel cadre. C'est trop chic, trop feutré. On y croise des gens passablement riches. Pas mal d'hommes d'affaires paradant très souvent au bras de jolies femmes assez jeunes. Des femmes rémunérées pour leurs « services », dans la plupart des cas.

Une seule nuit dans cette suite équivaut au montant que l'on me verse pour l'un de mes articles publiés dans un magazine spécialisé. Un article que j'aurais mis plus de quinze jours à écrire.

Ce que je fais là ? Je suis en mission. Pour le compte de l'Organisation mondiale pour les intérêts pharmaceutiques, l'OMIP. L'Organisation règle tous mes frais rubis sur l'ongle depuis maintenant plusieurs semaines.

L'OMIP représente les vingt premières sociétés chimico-pharmaceutiques de la planète ; est-il utile de rappeler, par exemple, que son budget annuel dépasse de loin celui de nombre de pays dits « en voie de développement » ?

Et l'OMIP veut ma peau.

Je suis en mission commandée, censé débusquer un « guérisseur » – de ceux qui donnent de faux espoirs aux malades atteints d'une maladie incurable en phase terminale.

Les « spécialistes » de la guérison pullulent sur cette bonne vieille terre. Quand quelqu'un est condamné par un verdict de mort prochaine, il est prêt à tenter n'importe quoi. L'angoisse de la fin rend n'importe qui crédule. J'en ai connu qui, faisant appel à la magie noire, enterraient des bêtes égorgées à la pleine lune... Croyez-moi, je suis bien en dessous de la vérité...

L'homme qui se sent mourir est à la merci de toute parole, à l'affût de la moindre piste, même de la plus farfelue. Les sorciers, les mages, les imposteurs, les gourous le savent bien, eux qui fondent leur fonds de commerce sur cet espoir qu'ils entretiennent et font payer très cher. Des vautours profitant du désarroi humain, tournoyant autour de la bête affaiblie.

Un certain nombre de ces vautours, parce qu'ils arborent une blouse blanche, sont pourtant respectés.

Les plus puissants de ce monde fabriquent des onguents, des sirops, des crèmes, des lotions, des ampoules, des cachets, des gélules, des pilules, des remèdes thérapeutiques, c'est-à-dire censés soigner les maladies... alors que le plus souvent – ayant prononcé à vingt-cinq ans le sacro-saint serment d'Hippocrate, je me tire moi-même une balle dans le pied –, elles ne font que masquer le mal, ou, pire, parfois que l'aggraver.

Les laboratoires pharmaceutiques représentent le vrai pouvoir.

Plus puissants même que les hommes politiques à qui ils dictent la pluie et le beau temps.

Les grands pontes de la mafia médicale ne commettent pas seulement leur crime en proposant des potions magiques, ils tuent par leur arrogance, par leurs certitudes, voire par leur incompétence ou par leur négligence.

La majorité, soit dit en passant, possède des voitures de luxe et des villas somptueuses.

Les professeurs ou les chefs de service des grands hôpitaux, eux, étudient articles, comptes rendus de colloques, de conférences et de congrès, commandent examen sur examen, analysent des radios, des bilans, des scanners, comparent des courbes, des chiffres, des statistiques, puis ils prescrivent des rayons, de la chimio, une opération intrusive ou mutilante... la voie classique !

La plupart du temps, ils n'ont pas même regardé vraiment leur patient plus de cinq secondes droit dans les yeux. Pourquoi ?...

Peut-être pour oublier un instant toute la misère du monde...

Horace Christophoros, l'homme que je devais censément approcher puis confondre grâce à mon enquête, c'est encore autre chose. Rarement quelqu'un n'est allé si loin...

La peur au ventre, Sébastien LeBlanc – médecin et journaliste – se remémore le chemin qu’il vient de parcourir. Il a été mandaté pour démasquer un guérisseur considéré comme le médecin de la dernière chance. L’enquête se clôt sur un bilan inattendu qui dépasse l’entendement... Maintenant, Sébastien devra coûte que coûte dévoiler à la face du monde ce secret qui n’a pas de prix.

Un manuscrit, *Le Premier et le Dernier Miracle*, a surgi, ici et là, dans des endroits publics. À Paris d’abord. Sur un banc. Dans un parc, au pied d’un arbre. À la caisse d’un grand magasin. Au chevet d’un lit d’hôpital... Le manuscrit s’est multiplié comme par magie. Personne ne peut enrayer la force de son message.



Écrivain, conférencier et formateur, Antoine Filissiadis crée et anime des stages de développement personnel. Auteur à succès, traduit en plusieurs langues, ses livres – tous fondés sur des faits authentiques – touchent le cœur de milliers de lecteurs. Il est aussi l’auteur des deux best-sellers Va au bout de tes rêves! et Surtout n’y allez pas.